

Le portrait Jenny Briffa, dramaturge : l'accorte de Nouméa

◆ Réservé aux abonnés

L'ex-journaliste écrit des pièces de théâtre où elle raconte la complexité et la vitalité de sa Nouvelle-Calédonie.



Jenny Briffa à Nice, le 8 juin. (Elenora Paciullo/Libération)

Elle se dit de la «génération Matignon», celle qui a grandi dans l'espérance d'une décolonisation douce et pacifique de la Nouvelle-Calédonie. Jenny Briffa avait 8 ans en 1988 quand partisans et adversaires de l'indépendance se sont mis d'accord dans le bureau de Michel Rocard. Tout juste majeure, elle s'est enthousiasmée, dix ans plus tard, pour [l'accord de Nouméa](#), parrainé par Lionel Jospin, fixant les dates de trois référendums censés trancher sur l'indépendance. «*“Indépendance”, “référendum” : j'appartiens à la génération qui aura entendu ces mots tous les jours*», confie la quadragénaire. Trois décennies ont passé. Rien n'a été tranché. Elle en vient à se demander si les accords tant célébrés, fondés sur la reconnaissance des identités kanak et caldoche, ne sont pas devenus «*la prison*» qui enferme les Calédoniens.

Après des études de journalisme en métropole, elle a couvert, depuis Nouméa, la zone océanienne pour France 2. Concernant l'actualité du Caillou, elle a vite été confrontée aux limites de l'exercice : «*Ceux qui se bousculent pour parler aux journalistes sont le plus souvent des grandes gueules qui dramatisent les enjeux. Les autres se taisent.*» Les autres ? Ceux qui sont prêts à croire «*au compromis et à la nuance*». Comment le dire avec bienveillance au «Pays du non-dit» ? Elle s'y essaie par le théâtre : «*J'avais envie de dédramatiser en insistant sur ce que nous avons en commun.*»

Avant chaque référendum, elle a écrit une nouvelle pièce. Des comédies qui racontent les disputes, les incompréhensions et les réconciliations entre Kanak et Caldoches. D'abord *Fin mal barrés !* en 2017, puis *Fin mal géré !* et *Fin bien ensemble* en 2022. On se charrie, on blague, on s'aime et on s'embrasse. Chef de partis, élus locaux, ministres : tout le monde en prend pour son grade. Les indépendantistes comme les loyalistes, parfois aussi le gouvernement français dont elle dénonce certaines «*décisions insensées*», comme la promotion de [l'anti-indépendantiste Sonia Backes](#) au rang de secrétaire d'Etat, ou encore [le projet de dégel du corps électoral](#), à l'origine des émeutes de 2024.

Sa première pièce, *Fin mal barrés*, est née de ses échanges avec son amie d'enfance Maïté Siwene, épatante comédienne kanak bien connue du public calédonien pour ses one woman shows survitaminés.

Elle se met tour à tour dans la peau du Kanak revendicatif, de l'épicière asiatique, du Caldoche à la gâchette facile ou encore du métropolitain au salaire indexé. L'autrice se moque de l'affairisme de certains élus et de l'hypertrophie des administrations. Le spectacle ne plaît pas à tout le monde. Le maire de Païta, figure historique du camp loyaliste, l'interdit dans sa commune, au sud de la Grande Terre. Au Nord, c'est le président indépendantiste de la Province des îles qui s'oppose à la programmation. Il est vrai que la pièce faisait explicitement allusion aux notoires problèmes d'alcool de l'élu en question... Le public est hilare, aussi bien en terre caldoche que dans les provinces kanak. Ses spectacles font un tabac : près de 15 000 Calédoniens ont vu *Fin mal barrés*. Une scène de *Fin bien ensemble* montre les signataires de l'accord de Matignon, Jean-Marie Tjibaou et Jacques Lafleur, se retournant dans leur tombe en découvrant les errements de leurs successeurs.

Installée récemment en métropole, elle a donné naissance à une petite fille, «*conçue par PMA solo*». Elle a choisi Nice. On la rencontre sur la terrasse de son appartement qu'elle partage avec son compagnon et où fleurissent bougainvilliers et hibiscus, rappel coloré de la flore de son île natale. Elle avait, dit-elle, «*besoin de s'exiler*» pour ne plus «*tourner en rond*» en se cognant toujours «*aux mêmes impasses*». Mais elle reste électricienne calédonienne et votera «*évidemment*», aux élections provinciales du 28 juin.

Après les émeutes de mai 2024, 14 morts, des milliards de dégâts, elle a écrit une nouvelle pièce. Présentée à Nouméa depuis le 28 mai à guichets fermés au centre culturel Tjibaou, *Barrage* raconte la nuit de veille d'un couple d'enseignants, Kevin et Marguerite, lui Caldoche, elle Kanak. Au plus fort des émeutes, ils veulent protéger leur lycée de la destruction qui menace. Dans une ambiance de guerre civile, ils discutent au fond de leur cachette. Marguerite est pour l'indépendance. Kevin lui demande quelle sera sa place, en Kanaky. Au bout de la nuit, ils s'enlacent et blaguent, constatant qu'ils n'ont pas réussi à signer «*un nouvel accord de Matignon*».

Jeunes mariés, les parents de Jenny Briffa ont débarqué en Nouvelle-Calédonie au début des années 70, attirés par le boom du nickel. Sa mère, modeste repasseuse d'origine provençale, avait entendu parler de cet endroit magnifique et prometteur par sa sœur, épouse d'un militaire affecté dans l'archipel. Pour son père, maçon d'origine maltaise, ce territoire en pleine croissance sera l'opportunité d'une ascension sociale. Il créera rapidement sa propre entreprise. L'un des frères de Jenny est aujourd'hui un responsable du Medef calédonien.

Elle était écolière au plus fort des violences du printemps 1988. Elle se souvient des bavardages dans la cour de récréation, à l'ombre rouge de l'arbre flamboyant : «*On entendait nos parents s'interroger sur le sort des blancs. Allait-on être chassé et mis sur des bateaux ?*» Quelques années plus tard, collégienne au Mont-Dore, quartier populaire du grand Nouméa, elle apprend à connaître la diversité calédonienne. Ses camarades de classe sont kanak ou descendants des diverses immigrations, océaniques et asiatiques. «*J'ai eu la chance de grandir dans un quartier très mélangé*» souligne-t-elle, insistant sur l'importance du

métissage dans l'identité calédonienne. Elle y revient dans toutes ses pièces.

En 2020, elle a été à l'initiative d'une tribune publiée par *le Monde* et cosignée par plusieurs intellectuels calédoniens, kanak et européens. Certains pour l'indépendance, d'autres contre. Ensemble, ils disaient leur «*exaspération*» face à la rhétorique anticolonialiste venue de métropole. Ils visaient un texte du patron de *Mediapart* Edwy Plenel appelant la France à se libérer de la question coloniale, en

accompagnant l'indépendance de la Kanaky. Parler d'un «*système colonial institutionnalisé*» quarante ans après l'accord de Matignon relève de «*l'imposture*», affirmait la tribune : «*Il faut avoir le courage de la nuance pour embrasser la réalité calédonienne [...] Qu'on le veuille ou non, notre créolisation se tisse en silence.*» Après la parution de cette tribune, Jenny Briffa avait longuement justifié sur son blog son «non» à l'indépendance au référendum de 2020. Elle se défendait d'avoir donné sa voix aux loyalistes : «*A mes yeux, on peut tout à fait être indépendantiste, et estimer que nous ne sommes pas encore prêts. C'est un vote d'espoir. Celui d'une troisième voie.*» Pour le scrutin à venir, ce 28 juin, elle rêve, sans trop y croire, de pouvoir soutenir une alliance des modérés, une troisième force qui saurait contrarier l'éternel face-à-face entre indépendantistes et loyalistes.

1981 Naissance à Nouméa.

2005 Entrée à France Télévisions.

2021 Installation en France métropolitaine.

2026 Représentation de *Barrage* au centre Tjibaou.

28 juin Elections provinciales.